

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 37.

JEUDI, 28 SEPTEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Mandement de Monseigneur l'Evêque de Montréal, annonçant sa démission. — Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Le chemin de fer de Saint-Jérôme. — Nouvelles générales. — Faits divers. — La mendicant, par Paul Giniesty. — Nos gravures : La bataille d'Yavor; La Vierge aux fleurs de Raphaël; Le nouveau Sultan. — Sa Grandeur Monseigneur E. C. Fabre, évêque de Montréal. — Association de la presse provinciale. — Sur l'approche de l'automne. — Les entraves de l'art vétérinaire, par L. Lorquet. — Aux Dames. — Poésie : Esperanza, par James Donnelly. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite). — L'éditeur. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Le nouveau Sultan de Turquie, Abdul Hamid; Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras; La Vierge aux fleurs de Raphaël; Evénements d'Orient; Bataille d'Yavor, la retraite; les blessés transportés par des femmes aux hôpitaux d'Ivanitza.

REVUE EUROPEENNE

La question d'Orient s'éternise, ou plutôt la forme qu'elle a prise s'impose beaucoup trop longtemps à l'attention de l'Europe et du monde. Cette guerre de Serbie que l'on croit toujours près de finir par l'intervention des puissances, traîne en longueur et elle pourrait bien, si nous n'y prenons garde, ennuyer les lecteurs de *L'Opinion Publique*, qui, nous assure-t-on, ne sont point les plus patients des lecteurs. Cependant, comment ne pas en parler, et surtout, au moment où les deux parlements de France et d'Angleterre viennent de faire relâche, comment parler d'autre chose ?

Si Don Carlos tenait encore la campagne, nous pourrions faire une diversion de ce côté et causer guérillas, surprises, sièges, etc. Mais le prétendant est loin de la péninsule ibérique; il a même visité les Etats-Unis, et sa présence à un théâtre de New-York, dont le directeur avait eu la politesse de décorer sa loge de drapeaux à ses couleurs, a provoqué la colère d'Alphonsistes par trop irascibles et intolérants.

S'il n'était pas un peu tard pour réparer une négligence involontaire, nous pourrions peut-être dire quelque chose des émeutes libérales en Belgique, où le parti anti-catholique ou anti-clérical désappointé dans les élections, n'a trouvé rien de mieux à faire que de casser des vitres, d'insulter et de maltraiter ses adversaires. Du reste, c'est peut-être ce qui fût arrivé également si les libéraux eussent triomphé. Le parti libéral compte dans les villes — et il n'a guère de puissance ailleurs — une foule d'adeptes du socialisme français, de gens qui, suivant la formule anglaise, *have left their country for their country's good*; et ces gens ont fait école. Tout cela est un peu vieux à présent, et nous nous proposons de parler plus au long de cet intéressant pays, qui offre tant de points de ressemblance avec le nôtre, à la première occasion qui s'en présentera, sans lui souhaiter pour cela, toutefois, de nouveaux troubles ou de nouvelles émeutes.

Donc nous reviendrons à cette éternelle question d'Orient qui, à tant de reprises différentes, a passionné et allarmé l'Europe, et que la fin de la guerre actuelle, si elle finit d'ici à peu temps, comme on l'espère, laissera peut-être plus envenimée et plus menaçante que jamais. C'est du moins l'opinion que l'un des hommes les mieux versés dans la politique européenne, M. Thiers, exprimait dernièrement à M. Gaillardet et que celui-ci a reproduite dans une de ses lettres au *Courrier des Etats-Unis*.

D'après les dépêches télégraphiques, le

général Tcherniaef, désespérant de pouvoir défendre Alexinat, en aurait retiré la plus grande partie de ses troupes. Ce mouvement rétrograde prouve clairement, malgré toutes les contradictions, que la Serbie ne peut soutenir la lutte, et que bientôt, forcée dans ses derniers retranchements, elle succombera si les puissances ne lui procurent une paix honorable ou si la Russie ne vient point à son aide directement et par une intervention énergique.

Ce résultat était loin d'être prévu. Nos lecteurs se rappelleront cependant que lorsque nous décrivions les forces auxquelles la Turquie allait avoir affaire, nous comptions sur l'union des éléments slaves et roumains, et sur une plus grande unité d'action, que les provinces slaves elles-mêmes n'en ont montré. D'un autre côté, il est incontestable que la Turquie a été, au point de vue militaire, bien supérieure à ce que l'on s'était imaginé. L'appui de l'Angleterre n'a pas pu suffire à lui donner cette force guerrière qui rappelle les anciens jours de l'Islam.

Mais, se demande-t-on, comment se fait-il que la Russie n'intervienne pas? Qu'attend-elle à gagner à laisser écraser ceux qu'elle a plus ou moins poussés dans cette crise; et ne lui serait-il pas plus facile et plus utile de faire la lutte à présent que plus tard ?

A cela il y a bien des réponses : la première et la plus péremptoire, si elle est vraie, c'est que la Russie n'est point prête pour la lutte; que cette lutte où elle aurait à rencontrer la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre, lui serait peut-être aussi fatale que la guerre de 1870 l'a été pour la France. Mais alors, dira-t-on, pourquoi toute cette longue agitation, toutes ces conférences des empereurs? N'a-t-on point dit longtemps que Bismarck poussait l'Autriche et la Russie à des agrandissements aux dépens de la Turquie, afin de faire de la première de ces puissances une puissance slave et de lui enlever ses provinces germaniques? Il n'en était donc rien, et pendant tout ce temps, l'Allemagne travaillait à contenir la Russie, à protéger l'Autriche, enfin à empêcher des complications qui, pourraient peut-être donner à la France une alliée et la faire sortir de l'isolement et de l'impuissance où elle se trouve maintenant? Ce serait, ajoute-t-on, une fois lancé dans cette hypothèse, ce serait cette intention bien arrêtée de l'Allemagne, connue de M. Disraeli, qui lui aurait donné toute la hardiesse dont il a fait preuve depuis le commencement de cette crise ?

Mystères et conjectures que tout cela! Ce ne sera que plus tard, lorsque la situation se sera éclaircie ou embrouillée davantage, que l'on connaîtra le véritable dessous des cartes; mais il y a une chose que l'on peut connaître dès aujourd'hui : ce sont les embarras de cet énorme empire russe dont le souverain actuel est plus ami de la Prusse que de son pays, dont le fonctionnarisme coûteux et compliqué est envahi par deux fléaux, le germanisme et le nihilisme, dont les finances sont de plus en plus obérées, dont l'administration est, assure-t-on, dévorée par une corruption effrénée.

Nous avons déjà, il y a quelque temps, parlé du nihilisme, et cité à ce sujet quelques traits tirés d'un étrange roman du prince Lubomirski : *« Fonctionnaires et Boyards. »* Dans un autre roman plus ori-

ginal encore et qui se publie maintenant dans le *Correspondant* sous un titre peu ragoûtant : *« Le Cancer, »* le même auteur met en scène le germanisme et montre par quel effrayant réseau d'intrigues la Prusse tient déjà enlacée dans ses filets toute la bureaucratie et une partie même de l'armée russe. Il peut y avoir, comme dans toute œuvre de ce genre, plus ou moins de fantaisie et d'exagération; mais l'auteur a brodé sur un canevas très-réel, et une foule d'autres témoignages constatent que les nombreux Allemands que leur habileté et l'imprudente confiance de la Russie ont placés à la tête de toutes ses administrations, forment un danger pour cette puissance. Ainsi s'expliquerait la résistance que fait le gouvernement à ce qui est évidemment le vœu plus ou moins prudent des populations. Le prince Lubomirski prétend qu'au besoin les nihilistes feront l'œuvre de la Prusse; alors la situation n'en serait que plus critique. Les nihilistes sont en effet, en ce moment, les fauteurs les plus ardents du mouvement. Ces théoriciens, ces prétendus philanthropes se font guerriers et patriotes. N'y a-t-il point quelque chose de suspect dans leur zèle ?

Pour expliquer, dit un correspondant de l'*Univers*, ce singulier état moral d'une nation qui, jusqu'à l'avènement du Czar actuel, vivait d'une vie passive, recevant toutes ses impulsions de la main de l'autocrate, il faudrait entrer dans certains détails qu'on ne peut encore livrer à la publicité, bien qu'ils ne soient plus un secret pour personne en Russie. Tout ce que je puis dire, c'est que le mouvement actuel tend manifestement au renversement de l'ordre de choses existant en Russie, ce qui ne veut pas dire que tout ce beau monde s'enthousiasmant pour les Serbes, ces grandes dames allant servir comme infirmières dans les ambulances, et ces braves gens qui vont verser leur sang pour la cause serbe soient des conspirateurs déguisés. Non, ils ont été entraînés dans le mouvement sans savoir où il les mène; mais ce qui est certain, c'est que tous les éléments révolutionnaires se sont fondus dans le panslavisme.

Il a remplacé le nihilisme avec plus de chances de succès, parce que la propagande nihiliste ne pouvait se former qu'à l'ombre, et ne s'adressait qu'aux classes pauvres, aux têtes fléées, aux esprits pervers dont on voulait faire l'armée de la destruction; tandis que le panslavisme a pu déployer ouvertement son drapeau, invoquer les traditions historiques, les sentiments généreux, les intérêts de la gloire et de la grandeur de la Russie, parler enfin à la pitié orthodoxe, et par tous ces moyens former une armée qui n'est plus au service du czarisme, qui lui-même est très-hostile, car le Czar est généralement désigné comme le grand obstacle à la réalisation de l'idée panslaviste.

Mais comment s'étonner de ce qu'un sentiment si vif et si profond agite les populations slaves de la Russie, lorsque les atrocités commises par les Turcs soulèvent l'indignation du peuple anglais lui-même, dont les intérêts sont aujourd'hui tout différents, et dont la diplomatie est engagée du côté du sultan? C'est une chose dont nous pouvons facilement juger, en songeant à tout l'intérêt que nous inspirent à nous, Canadiens-français, nos frères, les Acadiens du Nouveau-Brunswick, et les métis de Manitoba.

Si la Russie, comme on l'assure, n'est pas prête pour la guerre, l'Allemagne l'est plus que jamais, ce qui a une terrible signification. Elle ne cesse de perfectionner tout ce qui lui est nécessaire pour une nouvelle campagne. Rien n'échappe à la prévoyance et à la sollicitude de son administration militaire. Elle semblerait inspirée ou possédée par un génie, un démon particulier, le démon des détails; *the demon of details*, comme le disait un jour

spirituellement un de nos hommes d'état de son assistant (1).

Elle vient de publier, dit la correspondance militaire de la *Revue Britannique*, son nouveau plan de mobilisation dans la huitième édition de l'ouvrage intitulé : *« Organisation et service de la force armée d'Allemagne. »* La principale disposition de ce plan, qui abroge celui de 1867, consiste dans la formation de troupes de réserve de campagne. La Prusse obtiendra par ce moyen une augmentation de près de 200,000 hommes comparativement aux chiffres de 1869. L'adoption définitive de la cartouche inventée par le général badois Von Podewils, pour permettre indistinctement son emploi avec le fusil Werder ou Mauser, mérite d'être signalée, car elle indique l'unification de plus en plus complète du système militaire allemand.

Il en est de même de la fabrication d'approvisionnement de toute nature qui se fait à Mayence, et qui prend chaque jour un plus grand développement. Elle permettra d'obtenir en temps de guerre et par jour : 500,000 portions de café en tablettes, 62,500 boîtes de viande, 83,500 boîtes de légumes mélangés, 160,000 boîtes de farine comprimée, 62,000 rations de pain artificiel de zwieback ou pain biscuité, et 60,000 rations de foin pour les chevaux; c'est-à-dire de quoi suffire aux besoins d'une armée de 500,000 hommes.

Ajoutez à cela qu'une autre revue nous apprend que l'on va modifier les voitures des chemins de fer, de manière à ce qu'elles puissent, au besoin, servir d'ambulances, de sorte que l'on aura sur tous les trains comme des ambulances volantes.

Toutes les autres nations de l'Europe, du reste, se préoccupent à divers degrés de leurs armées, et il n'est question que de manœuvres militaires et de combats simulés, qui nous font penser à ces cavaliers fantastiques que les peuples de l'antiquité voyaient se mouvoir et combattre dans les airs à l'approche des grandes guerres. Les corps d'armée qui parquent en ce moment ont une réalité, une signification plus certaines.

Si l'on en croit quelques correspondances, le Souverain-Pontife aurait dit, que tous les efforts de la diplomatie ne parviendront pas à éviter le conflit redouté; cette haute opinion, s'ajoutant à celle de M. Thiers, doit donner à réfléchir.

Les spoliations continuent à Rome, et il semble même y avoir comme une recrudescence de rapacité révolutionnaire de la part du ministère Depretis. Jusqu'ici, on s'était contenté de prendre des couvents et des collèges; aujourd'hui, on s'attaque aux églises; on a décrété, sous prétexte d'utilité publique, la démolition de trois d'entre-elles, et, sans doute, ce n'est là qu'un premier pas.

D'un autre côté, les pèlerinages de toutes les parties du monde catholique se multiplient, les dons abondent, les audiences et les réceptions au Vatican sont pour bien dire continuelles. Au milieu des tribulations et des consolations qui en sont la contre-partie, l'admirable vieillard que Dieu conserve si longtemps à la tête de son Eglise, montre toujours le même calme et la même sérénité. Qu'y a-t-il de plus touchant que les premiers mots de la bulle qu'il vient d'accorder à l'Université Laval : *Inter varias sollicitudines*? Elles sont nombreuses et grandes en effet ses sollicitudes, et il est beau de voir que celle qui l'éprouve pour le premier corps enseignant du pays, pour la métropole catholique de l'Amérique du Nord, titre glorieux qu'il vient de décerner à notre bonne vieille ville de Québec, trouve le moyen de se manifester d'une manière si éclatante à travers toutes les autres. C'est à

(1) Feu Sir Dominick Daily avait ainsi surnommé l'hon. juge Dunkin, alors assistant secrétaire provincial.